

Source	<i>Revue de métaphysique et de morale</i> n°43
Date	mars 2004
Signé par	P.-M. M.

Les études épicuriennes, comme on le sait, ont connu un élan décisif depuis une trentaine d'années grâce à l'exploitation du fonds papyrologique d'Herculanum et à la publication des travaux qui en sont issus. Très rapidement, avec la découverte croissante de ses nombreux écrits aujourd'hui fragmentaires, Philodème de Gadara est apparu comme un personnage de premier plan dans l'histoire de l'épicurisme antique. Il est aussi l'un des témoins majeurs et sans doute l'un des principaux acteurs de son renouveau romain, au I^{er} siècle avant notre ère. Face à lui, témoin de l'épicurisme s'il en est, mais aussi adversaire féroce, Cicéron connaissait Philodème, même s'il paraît l'avoir occulté. Il est vrai que Philodème et ses proches, philosophes à la curiosité sans limites et amateurs des arts, ne pouvaient être facilement raillés pour leur inculture, selon l'habitude prise par les adversaires du Jardin. Avec Philodème, on assiste à un véritable renversement – positif – de l'attitude épicurienne à l'égard de la *paideia*, renversement qui obligeait les anti-épicuriens à adopter des stratégies nouvelles. Dans son introduction (p. 11-20), C. Auvray-Assayas dresse le cadre historique et textuel de cette confrontation indirecte. L'ensemble du volume, issu d'un colloque qui s'est tenu en avril 1998, a pour objet d'en reconstituer le contenu philosophique. Il compte trois parties : I. « Cicéron et Philodème : les enjeux de la polémique en milieu romain » ; II. « Confrontation des doctrines : politique, éthique, théologie » ; III. « Le statut de la *paideia* et le débat sur l'esthétique de Philodème ».

Dans la première partie, on lira notamment l'article du regretté Marcello Gigante (« Philodème dans l'histoire de la littérature grecque », p. 23-50), qui reprend l'histoire critique de Philodème et rappelle les préjugés dont il a été longtemps victime de la part des spécialistes, avant d'apparaître – en partie grâce à ses propres travaux – comme un écrivain original qui s'est distingué par son « ouverture culturelle ». Mettant en garde lui aussi contre les simplifications abusives, mais cette fois pour la cause de Cicéron, Carlos Lévy montre que celui-ci distingue entre la doctrine épicurienne, qu'il condamne, et les qualités personnelles de certains épicuriens qui comptaient parmi ses contemporains (« Cicéron et l'épicurisme : la problématique de l'éloge paradoxal », p. 61-75). Oscillant ainsi entre dérision et compréhension, Cicéron considère favorablement plusieurs aspects de la doctrine : l'éloignement du monde politique, le rejet de la sophistication intellectuelle, le culte de l'amitié. Toutefois, C. Lévy montre bien qu'il ne s'agit pas de simples concessions aimables : ce sont des prises de positions à la fois sincères et stratégiques, destinées à mettre en lumière l'inconséquence intellectuelle d'Épicure. C. Lévy indique que Plutarque ira moins loin dans la direction de l'éloge, lorsqu'il concédera quelques traits positifs aux épicuriens. Pour prolonger cette analyse, notons que la stratégie cicéronienne sera également celle de Plutarque. Celui-ci, comme Cicéron avait commencé de le faire, élargit les prémisses qui sont celles d'Épicure à l'ensemble de la tradition atomiste : dans le *Contre Colotès*, Épicure est accusé d'inconséquence parce qu'il soutient des thèses incompatibles avec les principes établis par la physique de Démocrite, principes qu'il s'attribue et dont il fait ses propres prémisses, alors même qu'il critique l'Abdérain.

L'opposition entre un Démocrite savant et cohérent, d'une part, et un Épicure ignorant et inconséquent, d'autre part, est en tout cas un motif récurrent et caractéristique de la réception polémique de l'épicurisme à partir de Cicéron.

La deuxième partie permet d'aborder des points de doctrine importants pour l'interprétation globale de l'épicurisme. Ainsi, Elizabeth Asmis (« The politician as public servant in Cicero's *De re publica* », p. 109-128) montre de manière nuancée, à partir du début du *De re publica*, comment l'hédonisme épicurien et l'altruisme stoïcien influencent, par un effet de contexte polémique, la conception cicéronienne de l'homme politique : contre l'hédonisme « égoïste » des épicuriens, Cicéron estime que nous avons en nous une tendance naturelle et morale qui nous pousse à protéger la communauté ; par contraste avec les stoïciens, il met l'accent sur la vertu suprême que représente à ses yeux le patriotisme, même si ce dernier doit être compatible avec une forme d'altruisme universel. Cicéron, en retour, transforme le patriotisme romain traditionnel en un idéal politique prenant en compte les aspirations universelles des êtres humains, tout en exhortant l'homme politique à œuvrer au développement économique et à la sécurité de l'État romain. La politique théorique de Cicéron apparaît donc comme un subtil mélange d'éléments empruntés aux différentes écoles philosophiques classiques et hellénistiques, par le jeu des oppositions doctrinales. Dans sa réponse (« Justice et utilité de la politique dans l'épicurisme. Réponse à Elizabeth Asmis », p. 129-157), Bernard Besnier réévalue de manière très précise et méticuleuse le thème bien connu de l'abstention du sage épicurien face à la politique. Il estime qu'il peut y avoir des circonstances, indiquées par un usage « casuistique » de la *phronesis*, où il est utile au sage de se soucier des affaires publiques. La volonté de se tenir à l'écart de la foule et la critique épicurienne de la rhétorique peuvent dès lors s'expliquer par le fait qu'il n'est pas nécessaire d'être sage pour exercer une magistrature et que le philosophe use de moyens pédagogiques qui n'ont pas besoin du cadre ni de l'autorité des institutions politiques. Signalons également la précieuse contribution de Dirk Obbink, l'éditeur et traducteur du traité philodémien sur la piété (« Le livre I du *De natura deorum* de Cicéron et le *De pietate* de Philodème », p. 203-225). D. Obbink pose la délicate question de la légitimité du panthéon épicurien, anthropomorphe et bavard – les dieux parlant le grec parce que c'est la langue de la philosophie, comme le dit Philodème dans son traité *Sur les dieux*. Il n'y a aucun inconvénient à se représenter une pluralité de dieux anthropomorphes, selon D. Obbink, si l'on considère – avec Long et Sedley notamment – que les dieux épicuriens n'ont qu'une « existence conceptuelle ». L'avantage de cette conception est qu'elle permet de concevoir en quel sens les dieux – c'est-à-dire l'idée que nous nous en faisons – peuvent être causes de bienfaits ou de dommages. Que faire, cependant, de ces dieux dont Épicure assure qu'ils sont indifférents à nos agissements, et dont la prolepse révèle simplement qu'ils sont indestructibles et bienheureux ? Que faire également des indications ouvertement réalistes de Lucrèce à leur propos ? Rien n'empêche de penser que les épicuriens admettaient une double représentation des dieux : l'une minimale, négative et rationnelle, définie par la prolepse ou notion commune du dieu ; l'autre, figurative, variable et culturelle. L'essentiel est de ne rien attribuer aux dieux qui soit incompatible avec la prolepse que nous avons d'eux, selon la mise en garde bien connue d'Épicure (*Lettre à Ménécée*, 123-124). Nous pouvons donc, selon Lucrèce, parler de Bacchus pour désigner le vin ou dire que la Terre est la Mère des dieux, pourvu que nous ne nous laissions pas contaminer par la religion instituée (*De rerum natura*, II, 655-660). D'autre part, le fait de penser les dieux à notre image ou selon la mythologie traditionnelle ne signifie pas qu'il n'y a aucun substrat réel en dehors de nos représentations

« divines ».

Le lecteur dispose en tout cas des moyens nécessaires pour s'orienter dans ces différents dossiers, grâce aux *indices* et au travail bibliographique présenté à la fin du volume – voir en particulier la très utile bibliographie papyrologique mise au point par Daniel Delattre (« La bibliothèque de Philodème à travers les papyrus d'Herculaneum », p. 385-392). Il est impossible de rendre compte ici de toutes les contributions et de la richesse de la documentation fournie. L'ouvrage constitue un instrument de travail exceptionnel, non seulement sur la période privilégiée, mais encore sur toute la tradition du Jardin.